

A PROPOS DE LA GENDER THEORY

Distinguer ou dissocier ?

Il faut distinguer les *gender studies* et la dite « gender theory » qui est en fait une idéologie, la *gender ideology*.

Les premières sont des « études », généralement sociologiques, étudiant les « caractéristiques de genre » dans leur fonctionnement social, généralement sous l'angle (insuffisant) de l'égalité : les femmes face à la santé, quant aux revenus, dans les carrières, dans la vie sociale (exemple : le tandem directeur-secrétaire).

Ces « studies » relèvent du bon sens, de même que la distinction entre « genre » et « sexe ». Bien avant d'avoir lu les écrits sur le *gender*, j'étais de ceux qui distinguaient ces notions. « Sexe » est une notion anatomique, corporelle, animale tandis que « genre » est une notion *grammaticale*, culturelle, qui tient au langage et qui, dans notre langue par exemple, s'applique à des choses qui n'ont pas de sexe (exemple : une table, un banc).

Il est certain que ce que l'on appelle l'« identité sexuelle » (se sentir homme ou femme) ne vient pas que du « sexe » (anatomique) mais aussi du psychisme, c'est-à-dire de l'histoire, de l'éducation, des relations.

Il est vrai aussi que certaines caractéristiques considérées comme « naturelles » ou dictées par la nature sont d'origine culturelle. C'est ainsi qu'il y a des pays où ce sont les hommes qui tricotent (Hongrie), d'autres où ce sont les femmes qui labourent (Cameroun).

C'est lorsque l'on passe de la *distinction* à la *dissociation*, que l'on entre dans l'idéologie. L'idéologie existe, la « théorie » n'existe pas.

Certains écrits, les plus radicaux, tels ceux de Judith Butler (il y a vingt ans) dissocient entièrement le genre et le sexe, affirmant que le premier est entièrement construit, choisi, défini en relation avec un groupe social.

Par exemple, Judith Butler peut écrire : « Le genre dépend de la manière dont nous nous percevons et croyons penser et agir comme femmes et hommes, en vertu de la structure sociale *et non* de nos différences biologiques ». « En conséquence *homme* et *masculin* pourraient désigner aussi bien un corps féminin qu'un corps masculin ; *femme* et *féminin* autant un corps masculin qu'un corps féminin. »

Facteurs

Comment a-t-on pu en arriver à de telles aberrations ?

Trois courants de pensée ou d'action convergent vers une telle perspective :

1. Un fond de pensée existentialiste – aujourd'hui très opérant – qui oppose « nature » et « culture ». Par exemple lorsque Simone de Beauvoir écrit : « On ne naît pas femme, on le devient », elle oppose le devenir à la naissance, alors qu'entre l'un et l'autre il y a continuité, ancrage, enracinement. Une liberté hors nature, sans naissance, telle est l'option dominante aujourd'hui.
2. Un mouvement militant qui affirme la primauté de la liberté sur tout autre critère. « *Free individual choice* » est le mot d'ordre pour définir ce qui prime dans

les instances internationales (comme l'ONU). Le « libre choix individuel » doit primer sur toute considération de continuité dans la croissance du vivant (l'avortement présenté comme un droit des femmes) ou sur toute « caractéristique de genre » (autour de la maternité notamment). Il doit être premier même dans le choix de l'identité sexuelle : chacun choisirait d'être « homme » ou « femme ».

3. Une forte influence du courant « gay ». On peut distinguer le terme « homosexuel », qui caractérise un désir – politiquement neutre en soi – et celui de « gay », terme dès l'origine militant, qui revendique le droit à l'égalité en divers domaines, y compris celui de la filiation. Ce courant est un des principaux promoteurs de la *gender theory*, car il affirme que la différence est mise en valeur par ceux qu'il appelle du terme récent d'« hétérosexuels ». C'est ainsi que Judith Butler peut écrire : « La catégorie même de sexe disparaîtrait, voire s'évanouirait, si l'hégémonie hétérosexuelle était perturbée et renversée¹ ».

Les questions sont abordées, on le voit, uniquement ou d'abord sous l'angle politique, c'est-à-dire du rapport de forces. Elles sont abordées sous l'angle collectif, car, disciple de Michel Foucault, Judith Butler peut écrire aussi : « Le genre est un rapport de pouvoir, et non un attribut individuel. ».

C'est la *neutralisation* de la sexualité qui est explicitement visée. Judith Butler prône une « désexualisation de la sexualité » ou une « sexualité post-génitale ». Tout n'est que rapport de forces, il n'y a ni substance, ni être, ni sujet (perspective nietzschéenne), encore moins de « personne ». Le discours est stratégique avant tout. Il a pour but de déplacer une ligne de front, non de chercher une vérité.

La *gender theory*, lorsqu'elle devient une idéologie, relève donc de choix constructivistes : tout est construit, tout est choisi, soit par la liberté, soit par la culture.

C'est une des raisons pour lesquelles les cas de naissance hermaphrodite ou avec un sexe indéterminé, situations extrêmement rares (les évaluations varient entre un pour mille et un pour quarante mille), sont privilégiés par certains, comme archétypiques et objets majeurs de réflexion : pouvoir choisir son sexe est une utopie qui séduit.

L'idée est que toute différence est source d'inégalité, au point que l'on confond « différence » et « inégalité ». Cela donne une pensée dualiste où non seulement l'esprit est dissocié du corps, mais où la sexualité est dissociée de la fécondité. C'est ainsi qu'un psychanalyste parisien, dans un livre au titre significatif, *Fin du dogme paternel*, peut écrire : « La naturelle dissymétrie entre les sexes contredit la logique d'égalité entre les sexes à un moment où non seulement la sexualité s'effectue indépendamment de toute reproduction, mais où la reproduction ne résulte plus d'un rapport sexuel².) Comme si la finale était vraie, comme si le lien entre sexualité et fécondité cessait d'être vécu et considéré comme source de sens !

Ce n'est pas par hasard si les adversaires de tels discours sont majoritairement (mais pas seulement) les croyants pour qui la vie est d'abord et essentiellement don. « Donner la vie, c'est la recevoir » : la formule résume tout.

¹ Judith Butler, *Trouble dans le genre* (1990) trad. fr. La Découverte, Paris, 2005, p. 86.

² Michel Tort, *Fin du dogme paternel*, Aubier, Paris, 2005 ; p 55.

L'humain et le divin

Une articulation fine doit être pensée entre ce qui relève de l'anthropologie raisonnable, que l'on peut qualifier de « philosophique » et ce qui relève de l'inspiration donnée par une Révélation, que l'on peut qualifier de « théologique ».

Arguments de type philosophique :

1. *L'ancrage corporel de ce que nous vivons.* Que serait la liberté sans désir ? – que serait le désir sans corps ? Sensations, émotions viennent en grande partie du corps et, que nous ayons un corps masculin ou féminin, nous ne les vivons pas de la même manière. Cela, le bon sens d'une part, une phénoménologie fine d'autre part peuvent l'indiquer. Si le corps n'est pas le seul facteur intervenant dans l'identité sexuelle, il n'en est toutefois pas un facteur négligeable !
2. *Le lien entre sexualité et fécondité* n'est pas seulement culturel, issu – comme l'affirment certains – de la domination hétérosexuelle. Que la seconde soit dans le prolongement de la première non seulement continue à être vécu par l'immense majorité de nos contemporains, mais trouve son sens dans le fait que la naissance d'un être humain soit rendue possible par l'union entre deux corps – non seulement deux gamètes, mais deux personnes. L'enfant est reçu comme don dans le double don mutuel. Il y a là un mystère, une richesse à sauvegarder.
3. *La différence sexuelle nous traverse tout entiers.* Nous ne sommes pas « homme » ou « femme » seulement par notre corps, notre organisme, nos facultés reproductives. Mais nous le sommes de tout notre être. Notre voix, notre musculature, notre pilosité caractérisent notre manière d'être globale au monde. Les enfants, par exemple, n'entendent pas la voix de leur père de la même manière que celle de leur mère. Masculin et féminin : ces deux mots caractérisent aussi une manière d'être, d'entrer en relations, de sentir. Deux « styles ».

Arguments de type théologique :

1. *Le corps est le lieu premier de la création*, c'est-à-dire de l'action du Créateur. Cela apparaît dès la Genèse : « L'Eternel insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint une âme vivante » (Gn 2,7). L'idée biblique de l'homme n'est pas celle d'une âme incarnée, mais celle d'un corps animé. Affirmation donc d'une foncière unité entre le corps et l'esprit, au moins quant à la source et quant à la vocation.
2. *L'incarnation comme principe de compréhension de l'humain.* « En s'incarnant, Dieu a montré que la chair était bonne conductrice du divin » (Louis Evely). Trop souvent, ce mot est pris directement en son sens christologique. Ce sens importe, évidemment, mais il a d'abord un sens anthropologique : celui de la profonde unité entre chair et esprit, non comme « descente » mais comme *expression* à travers tout l'être de la dimension spirituelle, et d'abord personnelle.
3. *La différence sexuelle, cicatrice de l'acte créateur.* Certes il y a une différence entre Gn 1 (*zakhar ve neqeba*, mâle et femelle) et Gn 2 (*ish et isha*, homme et femme). Mais la première chose qui soit dite de l'humain, accolée à l'expression « à l'image de Dieu » est qu'il fut créé « mâle et femelle ». Juxtaposition énigmatique qui donne à penser. L'expression « cicatrice de l'acte créateur » est de Paul Beauchamp : tout se passe comme si entre l'incomplétude sexuelle et l'incomplétude de la condition de créature, il y avait une affinité.

L'homme n'est pas auto-créé, il n'est pas un *self made man*, fruit d'un projet ou d'un désir seulement – son existence, sa vie est reçue, elle est donnée, don – d'abord et essentiellement.

Reste à penser le lien, la liaison entre ces deux dons : entre la vie sensible et la vie divine, en elle-même spirituelle. La règle est alors : ni confondre ni dissocier. La vie sensible a sa logique, qui dépend en grande partie (mais pas seulement) des processus biologiques. La vie spirituelle a la sienne, qui provient surtout de l'écoute (ou de la lecture) de l'Écriture, de la Foi, de la prière, de l'amour. Elles ne se confondent pas. Mais elles se recoupent dans la procréation et elles sont appelées à s'unir, se réunir, à faire alliance – comme en témoigne l'espérance en la *résurrection de la chair*.

Xavier Lacroix